

APPRENDRE DU ROMAN ET DE LA FICTION

[Monique Jeannet](#)

Association Sociographe | « Sociographe »

2022/1 N° 77 | pages 25 à 32

ISSN 1297-6628

DOI 10.3917/graph1.077.0025

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://preprod.cairn.info/revue-sociographe-2022-1-page-25.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Sociographe.

© Association Sociographe. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Apprendre du roman et de la fiction

Monique Jeannet



Que vient faire le roman dans une formation de travailleur social, et quelle place peut-il prendre dans l'abondante bibliographie proposée aux étudiants en travail social ? Je me demande aujourd'hui quelle était la motivation de l'équipe du Centre de Ressources, élan intuitif et pragmatique, qui nous a fait parier sur l'apport de ce type de publication. Est-ce l'observation de différents publics, différentes sensibilités, différents rapports au livre, à la lecture ? Nous avons donc, depuis un certain temps et dans une démarche plus empirique que construite, essayé de valoriser cette littérature, imaginant ainsi élargir l'accès à des lecteurs plus indécis.

En effet, notre fonction nous amène à accompagner ces apprenants dans leur trajet de formation, non seulement en nous interrogeant en permanence sur les ressources à leur proposer – outils pour les aider à mobiliser leurs propres ressources –, mais aussi à mesurer leur approche du livre et de la lecture. Pourquoi conseiller, de ma fonction de documentaliste, de la médiation pédagogique par l'intermédiaire de ce type de document rarement trouvé dans une bibliographie académique ? Que peut apporter la fiction à une personne en formation de travailleur social ?

À partir de nos expériences personnelles et de celles que nos étudiants nous rapportent, nous constatons que la lecture n'est pas souvent un plaisir, mais une contrainte dont il faut absolument retenir, utiliser, tirer des données utiles... pour le diplôme. Le roman est d'un rapport plus facile, peut-être plus proche du lecteur. On ne lira pas un roman comme on lira une étude ou un rapport de recherche. On peut se laisser porter sans objectif cognitif ou mémoriel. La force du texte, de la fiction, peut entraîner l'imagination, l'adhésion, l'identification. Cela peut ouvrir l'horizon, projeter dans d'autres univers, d'autres cultures et peut-être nous confronter à nos représentations.

La thématique de ce numéro me permet donc de mettre à plat cette hypothèse partagée par plusieurs centres de formation et abordée par nombre de pédagogues, enseignants et chercheurs en sciences humaines. J'essaierai de suivre le fil de ma pensée en étayant mes réflexions par des expériences et témoignages d'utilisateurs et quelques approches théoriques qui ont fait écho à cette proposition.

À l'origine

Mes lectures personnelles me renvoient souvent vers nos publics d'étudiants et les différents sujets les concernant. En voici quelques exemples. Après avoir lu *Où on va Papa ?* (Jean-Louis Fournier, 2008), j'ai envie de conseiller sa lecture, en particulier aux jeunes étudiants débutants dans le secteur. Le récit tracé avec humour et simplicité nous permet de décaler nos représentations d'une situation grave et potentiellement inconfortable, voire embarrassante. *Grâce et dénue-ment* (Alice Ferney, 2006) qui témoigne d'un rapprochement magnifique du peuple gitan, de ses conditions de vie et de sa culture. Un roman bénéfique à une image revisitée des gens du voyage. *D'autres vies que la mienne* (Emmanuel Carrère, 2009), expérience de la disparition et du deuil, du handicap, mais aussi et surtout de l'accompagnement plus que bienveillant des familles surendettées, qui me renvoie très directement aux étudiants Conseillers en économie sociale et familiale. *Suzanne* (Frédéric Pommier, 2020), qui nous emmène dans l'univers du soin et de la vieillesse. Témoignage écrit comme un roman, c'est un nouveau regard sur la personne âgée en Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) et son histoire de vie.

Les lecteurs eux-mêmes témoignent de lectures leur donnant « une possibilité de se reconnaître comme faisant partie des acteurs du champ social », « d'avoir le sentiment d'appartenir à la communauté ». La lecture de romans leur « permet la détente », « de diminuer leur état d'anxiété », ou « de se transporter dans une autre dimension ». Les récits de vie sont très appréciés, avec la possibilité de s'identifier, de s'intégrer dans des univers mal connus ou de mieux comprendre certaines personnes accompagnées. Les auteurs travailleurs sociaux ont bien sûr leur part de succès. Avec leur vue décalée et souvent humoristique, ils permettent de prendre du recul sur un métier parfois lourd à gérer.

Apprendre sans intention préalable

Notre hypothèse démarrerait sur la question du pouvoir didactique d'un roman. Que peut-il nous apprendre qui compléterait une vision plus théorique proposée par ailleurs ? Assurément à s'ouvrir, à connaître, à se poser des questions, à nous faire réagir par l'émotion, les sensations, l'identification... Différentes formes d'écritures peuvent toucher et permettre effectivement – ou affectivement ? – d'élaborer une pensée. Chacun avec son histoire, sa culture, sa subjectivité, va interpréter, s'interroger, se confronter. Récits et fictions mettent en évidence des personnages, des styles de vie, des comportements, des systèmes de relation, des émergences, des changements d'opinion, des oppositions ou des accords, des groupes et des équipes, des environnements, des systèmes, des sociétés... ; des réactions, des caractères, des personnalités... Petit inventaire à la Jacques Prévert (1975), tous ces éléments nous abreuvent et nous nourrissent.

La subjectivité de la fiction et du roman pourrait-elle proposer une alternative à la rigueur « objective » des publications scientifiques ? L'émotion, l'empathie, l'adhésion engageraient-elles une imprégnation et une facilité de liens vers des connaissances préexistantes ? Elles seraient idéales pour faciliter la prise de conscience, la mémorisation à travers un décryptage inconscient. N'est-ce pas le principe de l'apprentissage implicite ? Apprentissage intuitif, naturel ou spontané ? À l'égal de la pédagogie par le jeu ou l'expérimentation, le processus est associatif, la connaissance évolutive, c'est une capacité d'apprendre sans conscience nécessaire et surtout sans intention préalable. « Dans les apprentissages implicites, des aptitudes sont acquises de façon spontanée, sans effort ni intention particulière de la part de l'apprenant. Il s'agit d'un mode d'adaptation par lequel le comportement d'un individu apparaît sensible à la structure d'une situation, sans que cette adaptation soit imputable à l'exploitation intentionnelle de la connaissance de cette structure. » (Pacton, Perruchet, 2018, p. 307)

Apprendre n'est pas une activité entièrement rationnelle. Elle engage notre identité, notre rapport au monde. C'est désirer, persévérer, construire, interagir, prendre des risques, mobiliser et faire évoluer notre rapport au savoir. Mais le désir d'apprendre ne va pas toujours avec la volonté du pédagogue, encore moins avec la contrainte de réussite inhérente au système éducatif (*cf.* Pennac, 1992).

Apprendre avec plaisir...

De longue date, écrivains et chercheurs attestent des atouts de la littérature et de la fiction et de leurs fonctions cognitives. Tout comme la formation, la littérature nous transforme, elle peut nous bousculer, nous bouleverser et même faire peur. Instrument d'élaboration de la pensée, elle matérialise une mise en scène de la vie en rapport aux éléments théoriques rencontrés par ailleurs. « Elle nous apporte une connaissance différente de la connaissance savante, mieux capable d'éclairer les comportements et motivations humaines » (Compagnon, 2021, p. 14). Elle nous permet de faire l'expérience de l'altérité et incite à enrichir notre vision du monde. Elle représente un éclairage qui nous ouvre les yeux sur des situations qui paraissent loin de nous et *a contrario* nous rapproche de situations qui nous paraissaient lointaines. Pour Boris Cyrulnik la lecture a une fonction de dé-centrage. « Elle active la rêverie et l'exploration mentale » (2021, p. 39). Lire des romans augmenterait la capacité de perception sociale et d'empathie. Ce qui peut être appréciable pour un travailleur social !

D'autre part, elle peut donner un sens à des ressentis et des intuitions sur lesquels on a du mal à mettre des mots. « Elle réhabilite les émotions et nous permet de progresser dans la compréhension d'autrui, des événements et du monde, en opposition ou en complémentarité de grands principes abstraits et désincarnés. Le roman nous donne accès à la complexité éthique. » (Halpern, 2021, p. 44) Chez Kundera, « L'art du roman » vise l'exploration de l'être. Il affirme que la seule morale du roman est la connaissance et parle de l'esprit du roman comme esprit de complexité. « Chaque roman dit au lecteur "les choses sont plus compliquées que tu ne le penses" » (Kundera, 1995, p. 30)

La littérature est aussi un laboratoire pour les sociologues et les historiens. La question de la véracité du récit n'est pas le critère primordial dans la recherche littéraire, sociologique ou historique. Reflet de la société, porteuse d'un savoir historique, la littérature est un reflet du monde plutôt qu'une connaissance objectivée. « D'une manière générale, la littérature demeure une forme de documentation sociale incomparable. La fiction ne détruit pas la puissance du réel, mais elle l'ordonne selon une trame narrative qui en fait saillir les points les plus puissants » (Fabiani, 2021, p. 96). « C'est paradoxalement en assumant sa dimension fictionnelle que la littérature est

susceptible de produire une connaissance de l'histoire » (Boucheron, 2021, p. 119).

La littérature, une aide à la construction de soi ?

Depuis le tout début de son existence, l'être humain est concerné par le livre. Écouter des histoires plait à l'enfant, l'aide à organiser sa pensée et lui donne la possibilité d'éprouver une sensation d'appartenance, d'être à sa place. « (...) Les livres donnent forme à des désirs ou des craintes qu'ils [les enfants] pensaient être seuls à connaître » (Petit, 2021, p. 31). Sa puissance constructive se double d'une capacité certaine à nous éloigner de nos quotidiens parfois douloureux. Consolation, ou plaisir de l'imagination ?

Tout comme l'écriture, la lecture s'inscrit comme source de régénération dans une dimension thérapeutique. Elle procure bien-être, épanouissement et quelquefois aide à la résilience. De nombreuses personnalités témoignent d'un changement dans leur vie, lié à une lecture ou un auteur. « Bibliothérapie » et ateliers thérapeutiques s'appuient sur les bienfaits de la lecture, silencieuse ou à haute voix, en prison pour aider à la réinsertion, à l'hôpital pour apaiser les douleurs... La fiction nous déplace dans un autre univers en nous donnant l'impression d'oublier la vie réelle et ses souffrances... « Pouvoir d'évocation, de représentation, d'ouverture sur d'autres modes de pensées, d'autres univers, le discours apporte un sens, que nous pouvons ou non nous approprier. Il nous ouvre un espace nouveau, nous permet de sortir de nos habitudes intellectuelles, de nos modes de pensées et d'explorer un univers qui nous était inconnu. » (Pelle Douel, 2017, p. 120)

Un pas de côté

Mais revenons aux apprenants ! La lecture du roman est aussi une source d'apaisement. Le temps et l'attention portés à cette activité peuvent permettre tout simplement une pause dans leurs parcours de formation souvent stressants. Reprendre son souffle accorde la possibilité de faire le tri, de digérer, d'élaborer son apprentissage. À ce stade, notre rôle nous invite aussi à les soutenir. Écoute, proposition, partage avec les formateurs pour leur permettre de confronter leurs conceptions à celles des autres, leurs interprétations, leurs adhésions ou appropriations ou non, bref, de ce qu'a produit ou non la lecture.

Et pourquoi pas, d'y ajouter une note de contexte, de parler de ou faire parler l'auteur. La formalisation permet l'élaboration, mais est-il toujours possible de mettre à jour ce qu'une lecture nous a apporté ? « Le plaisir du livre, nous le gardons le plus souvent au secret de notre jalousie. Soit parce que nous n'y voyons pas matière à discours, soit parce qu'avant de pouvoir en dire un mot, il nous faut laisser le temps faire son délicieux travail de distillation. » (Pennac, 1992, p. 34) Ne pourrait-on garder cette impression de complétude lorsque l'on referme le roman qui nous a absorbés ? Ou à l'inverse, l'impression d'inachevé que l'on a besoin de prolonger, les personnages, les situations, l'histoire qui nous accompagne et qui ressurgit quelques fois longtemps après...

Notre rôle de médiateur documentaliste ne pourrait-il pas être, parallèlement aux formateurs, de mettre à distance cette pression du devoir d'apprendre ? D'essayer de leur proposer de faire un pas de côté, leur donner la possibilité de rêver, d'imaginer, d'éloigner les tensions pour qu'autre chose se produise en eux ?

Et pour finir

Proposer des romans aux étudiants en travail social pour inviter les personnes les plus éloignées du livre à profiter des atouts de la littérature, a trouvé un écho favorable auprès des formateurs qui nous ont suivis, soumettant régulièrement des titres pouvant intéresser notre secteur. Le rôle didactique du roman est partagé et notre expérience semble fonctionner. Le plaisir de lire entraîne le plaisir d'apprendre.

Le prêt de roman prend de l'ampleur, les suggestions d'apprenants aussi, même s'il est difficile de mesurer les retombées réelles sur les lecteurs. À nous maintenant d'accompagner cette ressource formative en développant échanges et animations autour des lectures, en vue de construire un réel objet de partage et d'élaboration. Et peut-être, prolonger cette réflexion avec nos collègues d'autres centres de formation.

Monique Jeannet est documentaliste
au Centre de ressources de l'IRTS de Montpellier
et membre du comité de rédaction de la revue.

Bibliographie

- Boucheron Patrick, « Ce que la littérature comprend de l'histoire », in *Comment la littérature peut changer nos vies*, Sciences Humaines, n° HS, juin-juillet 2021, pp. 116-121. (Article original SH n° 218, août-septembre 2010).
- Carrère, Emmanuel, *D'autres vies que la mienne*, Paris, POL/Folio, 2009.
- Compagnon, Antoine, *La littérature nous transforme*, Collège de France, février 2013, 3 min [en ligne] disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=YZGYRINnVyI>, (Consulté le 16/05/2021).
- Fabiani Jean-Louis, « Le roman, reflet de la société ? », in *Comment la littérature peut changer nos vies*, Sciences Humaines, n° HS, juin-juillet 2021, pp. 96-100.
- Ferney, Alice, *Grâce et dénuement*, Paris, J'ai lu, 2006.
- Fournier, Jean-Louis, *Où on va Papa ?*, Paris, Stock, 2008.
- Halpern, Catherine, « La littérature nous rend-elle meilleurs ? » in *Comment la littérature peut changer nos vies*, Sciences Humaines, n° HS, juin-juillet 2021, pp. 44-49. (Article original SH n° 218, août-septembre 2010).
- Kundera, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1995.
- Lhéréty, Héloïse (dir.), « Comment la littérature peut changer nos vies », in *Sciences Humaines*, Hors-série « les essentiels », juin-juillet 2021.
- Pacton, Sébastien et Perruchet, Pierre, « Apprendre sans intention d'apprendre », in Ferrand, Ludovic (éd.), *Psychologie cognitive des apprentissages scolaires : apprendre à lire, écrire, compter*, Paris, Dunod, 2018, pp. 307-318.
- Pelle Douel, Christilla, *Ces livres qui nous font du bien*, Paris, Marabout, 2017.
- Pennac, Daniel, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992.
- Petit, Michèle, « Pourquoi les enfants ont besoin d'histoires », in *Comment la littérature peut changer nos vies*, Sciences Humaines, n° HS, juin-juillet 2021, pp. 30-31. (Article original SH n° 321, janvier 2020).
- Pommier, Frédéric, *Suzanne*, Paris, Pocket, 2020.
- Prevert, Jacques, *Choses et autres*, Paris, Gallimard, 1975.

Résumé

Pourquoi donner à lire des romans aux étudiants en travail social ? La fiction peut-elle leur apporter des éléments qui compléteraient une vision plus théorique proposée par ailleurs ? L'expérience menée en Centre de ressources pour attirer les plus timides méritait que l'on s'y attarde pour étayer cette intuition de témoignages et de quelques approches théoriques.

Mots-clés : roman, littérature, apprentissage, formation en travail social, contrainte, plaisir.

Abstract

Learning from fiction

Why teach social work students to read novels? Can fiction provide them with elements that would complement a more theoretical vision proposed elsewhere? The experiment carried out in the Resource Center to attract the most shy deserved to be examined to support this intuition with testimonies and some theoretical approaches.

Keywords: novel, literature, learning, social work education, compulsion, pleasure.